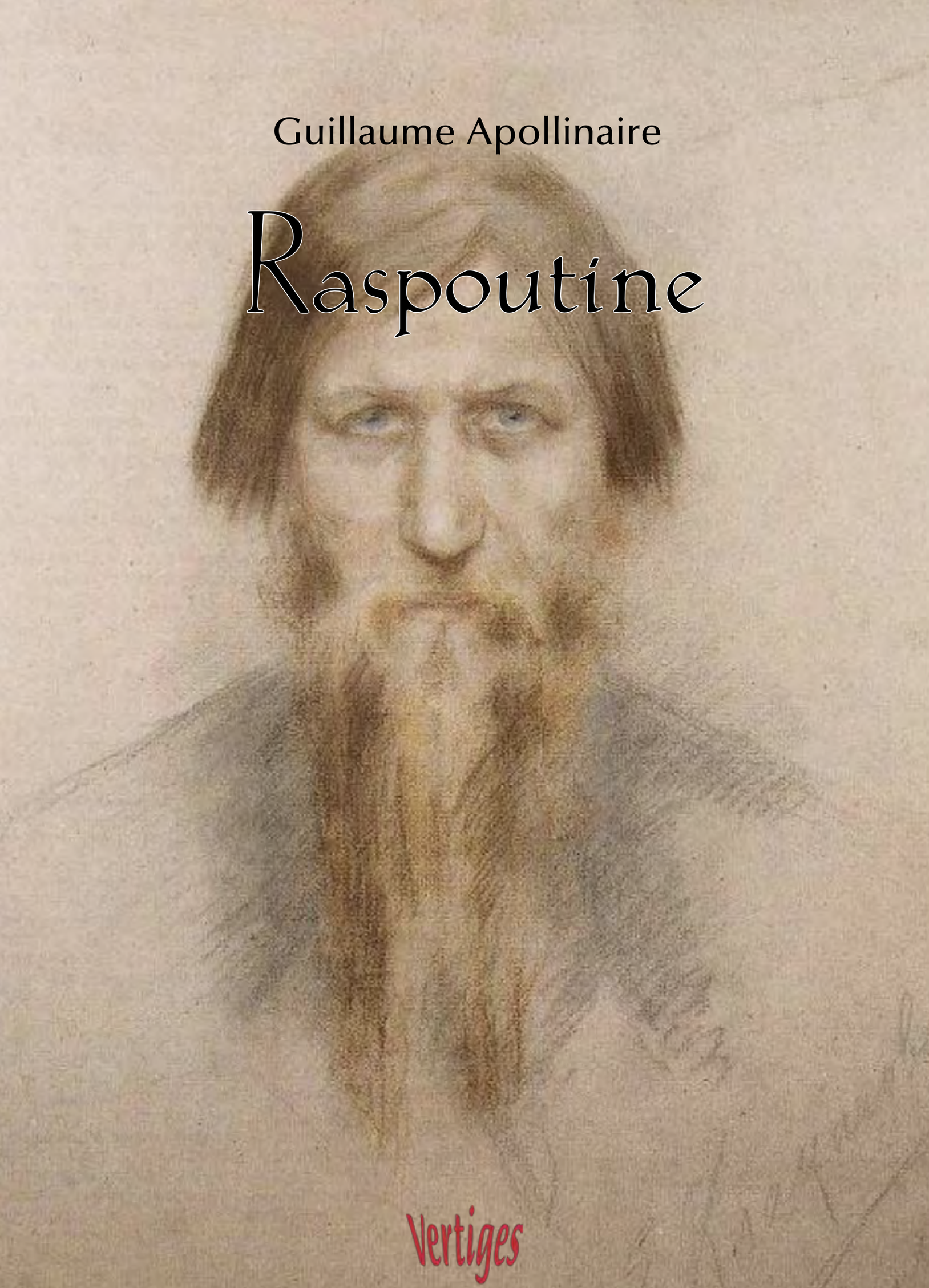
Guillaume Apollinaire

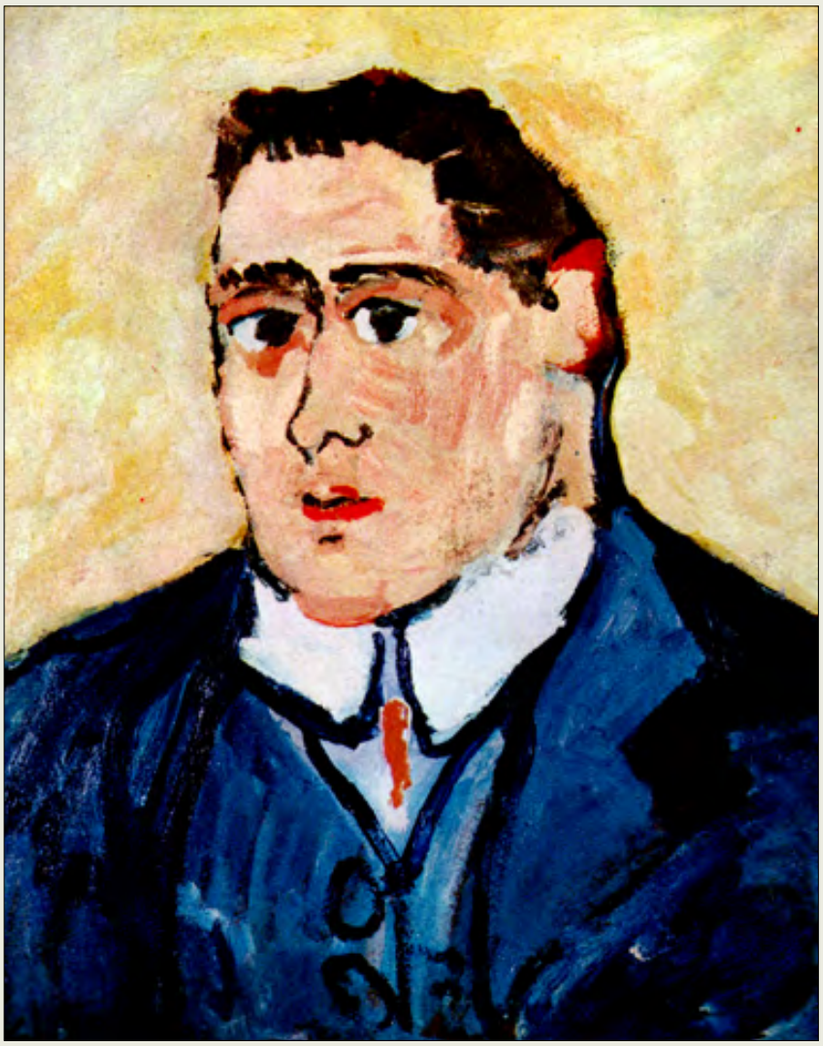
Raspoutine



Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Elena Nikandrovna Klokacheva (1871-1943), *Portrait de Raspoutine* (1914).



Maurice de Vlaminck (1876-1958), *Guillaume Apollinaire* (1903).

À PETROGRAD, la maison de Raspoutine sur laquelle il y avait écrit « Ici est le temple de la paix », était très grande, aux vastes couloirs, aux multiples cellules et on y entassait les visiteuses de l'aristocratie.

C'était, en effet, un principe de Raspoutine que d'imposer cette attente à ses admiratrices.

La grande-duchesse D. venue là par curiosité et qui se repentit vite de son escapade, était une rareté à la cour de Russie.

C'est d'elle que nous tenons les détails de cette visite où elle fut traitée comme une criminelle en prison. « C'était tout à fait extraordinaire, lui dirent ses compagnes occasionnelles, que depuis son arrivée, aucune des habitantes de la cellule n'eût été soumise à la moindre punition. » On attend le bon ange, comme le déclarait une jolie blonde, fille d'ingénieur, en lui baisant les mains, mais les surveillantes dévouées à Raspoutine étaient toujours à redouter à l'improviste. Les plus futiles négligences étaient soigneusement relevées et formaient autant de manquements. Quant à la répression, elle était d'une uniformité monotone, mais effrayante par sa répétition et sa multiplicité d'aspects. C'était le moyen moscovite par excellence : la flagellation.

— Tu n'as jamais été fouettée, disait la fille du général à la grande-duchesse D., moi non plus, mais je sais bien que je n'y échapperai pas de longtemps. Et j'en suis heureuse. Mais j'ai juré, car j'en ai besoin. Il faut que je m'humilie et je t'humilierai aussi pour que nous soyons dignes des faveurs de l'Homme de Dieu.

— Avez-vous fini de me regarder, sales petites aristocrates ? fit une de celles qui attendaient et qui était la comtesse K.M.L., dévote de Raspoutine et l'une des plus acharnées germanophiles de Petrograd, d'une voix rauque et cassée ; je sais bien que vous me méprisez ! votre tour viendra, les colombes !

— Pour sûr, appuya une autre ; nous rirons bien à leur fessée.

— Tais ta langue, gibier de bagne ! interrompit une femme jeune et très belle ; ne parle pas de fessée ; par les saintes icônes, je sens encore les traces de cet adorable fouet.

— Mon Dieu, demanda la grande duchesse D., infliger le fouet à une femme, est-ce possible ?

— Montre-nous les fameuses traces, Katia, ricana une dévote qui avait dépassé la trentaine, ça sera d'un bon exemple pour la jeunesse.

Katia, délicieuse fille du prince V...n..., ne se fit pas prier, elle avait été cruellement flagellée et elle en était fière, car elle avait eu aussitôt les faveurs du Saint Homme, au lieu de rester, comme d'autres, des heures et des heures à geindre et à pleurer. Aussi elle aimait à justifier son courage en faisant voir la vigueur du châtiment. Retroussant donc sa jupe à pleines mains, elle découvrit sa croupe traversée en tous sens de profondes cicatrices à peine fermées et qui la couvraient toute entière de bour relets plissés.

— Voilà, dit-elle, il ne m'a pas ménagée et le Prophète s'en est donné tout son saoûl de me soumettre à son autorité enivrante.

Elle laissa retomber ses jupons avec un rire cynique.

— Tu seras comme elle, fit à la grande duchesse D. la fille du général, et comme tu as la peau tendre, le fouet marquera délicieusement.

— Laisse-la donc tranquille, fit la dévote plus que trentenaire ; c'est entendu, nous serons toutes fouettées, toi comme les autres.

Les deux visiteuses échangèrent quelques paroles injurieuses, se menaçant du poing ; leurs compagnes les firent taire, craignant l'arrivée du Prophète et une correction générale et impartiale.

— C'est donc vrai, demanda la grande duchesse D. que les faveurs du Saint Homme sont à ce prix ? Quelle honte atroce !

— Moi, répondit la fille du général, je veux bien être encore fustigée par le Prophète, c'est un honneur et une volupté.

— Il n'a pas tort, après tout, dit la K.M.L., il est notre souverain.

— Je ne suis pas de l'aristocratie, fit la surveillante qui se mêla à la conversation, mais le Prophète m'a aimée et avant d'être ici ma meilleure place fut chez la veuve d'un industriel qui ne me donnait rien d'autre à faire que de corriger sa fille, une très jolie demoiselle.

— Raconte, questionnèrent toutes les visiteuses.

— Oh ! c'est bien simple, toujours la vieille histoire, répliqua l'autre. Un bon papa remarié qui meurt, laissant sa fortune à sa fillette, et la fillette à la belle-maman. Naturellement, madame, pas contente, se console en tapant ferme sur le derrière de la jeunesse.

— Tu y aidais ? demanda la fille du général.

— Parfaitement. Tantôt je tenais la fille pendant que madame la fouettait, tantôt je fouettais moi-même, c'était bien drôle. Tenez, madame attachait la petite fille en travers de son lit, je prenais un bon fouet à chiens acheté tout exprès, et en avant.

— Et si elle ne le méritait pas, la pauvre petite ? dit la grande-duchesse D. indignée.

— Cela ne me regardait pas ; je la fouettais aussi fort que je pouvais, jusqu'à ce que madame m'arrêtât. « Tu seras plus tard une dame, je pensais, qui sera dure pour les servantes, mais pour le moment, c'est la servante qui te tient. » Et je faisais claquer mon fouet de la bonne façon. La lanière cinglait bien et elle criait à chaque coup comme une damnée. Ça me faisait plaisir de voir que je ne perdais pas mon temps et je riais toute seule.

— Quelle horrible coquine ! ne put s'empêcher de murmurer la grande-duchesse D.

— Dis donc, je ne te parle pas, répliqua la surveillante. Tu es une dame, toi aussi, moi je suis une serve. Dès que j'ai été un peu grande, tout le monde m'a battue : l'intendant, la cuisinière, le cocher, tous jouaient du bâton sur mon dos. Je me suis un peu vengée, voilà tout. Le Prophète seul a été bon pour moi et m'a fait connaître le péché, le vrai péché, pour me sauver par le repentir d'avoir péché.

La fille du général atteignit dans un coin une bouteille de fine champagne et elle en but une lampée. La plupart de ses compagnes l'imitèrent, même la grande duchesse D., malgré le dégoût qui lui montait aux lèvres ; mais les récits cyniques qu'elle venait d'entendre lui faisaient bourdonner le sang aux tempes, et elle espérait trouver dans le cognac un supplément d'énergie pour renforcer son courage à affronter le Prophète dont elle désirait l'étreinte.

Deux choses épouvantaient particulièrement la grande-duchesse D., d'autant plus qu'elle n'apercevait aucune issue à sa situation : la flagellation et l'humiliation. Assurément elle était énergique, et son âme bien trempée ne la faisait pas s'apeurer devant le châtiment injuste, mais la perspective du fouet était vraiment affolante pour ses sentiments de jeune femme. Élevée jusqu'ici dans la vie confortable de sa famille, modeste et réservée, sans autre amour que celui qu'elle vouait fidèlement et chastement à son mari exilé, la grande duchesse ne pouvait s'empêcher de se révolter toute entière à la seule pensée d'être dévêtue et fouettée brutalement, même pour la volupté et dans le vague espoir de sauver son mari. Et elle se sentait envahie d'une terreur irraisonnée, de cet effroi des vierges devant l'inconnu, lors qu'elle pensait qu'elle pouvait subir le fouet de la main d'un homme. Pour la grande-duchesse D., comme pour toutes les jeunes filles, découvrir sa croupe était une honte inexprimable.

La grande-duchesse D., par simple intuition de femme, redoutait Raspoutine, et elle s'était laissé envahir d'une crainte bien compréhensible en apprenant que le policier régnait en maître sur toutes ses dévotes. La jeune femme sentait bien que, si elle cédait, elle pouvait tout espérer, mais la pensée de cette abjection, de cette trahison envers son mari, répugnait un peu à ses sentiments non tout à fait dépravés, quoiqu'elle n'eût pas un sens moral bien profond. Restait donc à braver le courroux certain et voluptueux de cette bête sauvage et dont la nature violente pouvait déchaîner sans contrôle les plus horribles traitements à l'encontre de l'audacieuse assez téméraire pour venir à lui.

La voyant triste et songeuse, la fille du général vint familièrement s'asseoir à son côté sur le sofa crasseux qui ornait le salon. Cette jeune fille n'était pas au fond une mauvaise nature, et, bien que dégradée et avilie par la mystique, elle sentait que la grande-duchesse D. roulait de singulières pensées.

— Ce qu'il y a de mieux, ma petite, lui disait-elle de sa voix avinée et familière, c'est d'être comme moi une jeune fille. On est à peu près libre.

Mais je te le dis, malgré tout je sais bien au fond, va, que Raspoutine n'est que ce que son nom indique. C'est un débauché non un Saint Homme. Il m'a perdue, mais comme je suis fille, je n'ai fait le bonheur de personne. Toi, tu es mariée, et moi je suis d'un sang qui demande la débauche. Tous les hommes sont des brutes et Raspoutine l'est plus qu'un autre. Toutes les femmes comme moi savent bien qu'il n'est heureux qu'en nous faisant du mal. Rien ne l'arrête et quand il trouve une visiteuse à son goût, il faut qu'il assouvisse sur elle ses passions viles.

— Moi, je ne céderai pas, affirma la grande-duchesse sans conviction.

— Comme tu le voudras, petite, cela lui est égal. Il y a déjà plusieurs mois que je viens ici et j'ai vu déjà bien des femmes devenir par mysticité sensuelle les amantes de ce Raspoutine du diable. Sa méthode ne varie guère et il ne se lasse pas de donner le fouet à ses élues. La femme qui est fouettée par lui souffre adorablement.

— Jamais je n'appartiendrai à cet homme, répéta la grande-duchesse avec moins de conviction encore.

— Tu n'en sais rien, ma poulette. Nous autres femmes, il nous faut bien céder quand l'homme est le plus fort et qu'il ne nous consulte pas. Lui est le maître de tous. Tu sais bien qu'il est aussi l'amant de la Ts... et qu'il la fouette et qu'elle ne peut se passer de lui. Il y avait ici une jeune fille, jolie comme toi, ma colombe, et, comme toi, fière comme une vierge ignorante. La pauvrette, le vautour l'a bien plumée. C'était la fille du grand chambellan, le comte Chtch. Chaque jour, tu entends, chaque jour, le brigand faisait fouetter la jeune fille, attachée toute nue devant lui, et quand elle était abrutie de douleur, les fesses toutes rayées par les fouets, il se jetait sur elle et lui imposait devant toutes ses volontés. Ah ! elle a connu ce qu'est l'amour de l'homme de Dieu ; elle avait beau pleurer, prier, tout promettre, le Prophète s'obstinait à la cravacher avant de la posséder. Tu crois échapper à ses griffes, mignonne, mais elles sont trop fortes pour cela. Peut-être ta beauté lui plaira d'emblée, je te le souhaite, car sans cela, tu seras, comme les autres, prise avec le fouet pour cadeau de noces.

Des cris aigus interrompirent soudain la narratrice. Dans un angle de la cellule, deux visiteuses qui appartenaient à la Cour et portaient les plus grands noms étaient aux prises et s'étreignaient avec colère. La cause de la rixe était inconnue pour l'instant, probablement futile, mais les deux antagonistes, qui se détestaient mutuellement, se battaient rageusement et se roulaient par terre. L'une était de beaucoup la plus forte et la plu grosse, mais l'autre était nerveuse et souple, elle déchirait de ses ongles la figure de son adversaire et, tout à coup, elle lui mordit l'oreille d'une façon telle qu'elle se mit à pousser des hurlements retentissants.

Avec un bruit de serrures rouillées, la porte s'ouvrit, une surveillante apparut. Toutes les visiteuses aristocratiques parlaient à la fois, en cris assourdissants, partagées en deux camps, les unes accusant une des combattantes, les autres la mordeuse d'oreilles, prêtes à en venir elles-mêmes aux mains dans leur surexcitation.

— La paix, chiennes criardes ! fit la surveillante. Va te faire panser à l'infirmerie, tu en as besoin, et toi, une correction te calmera ; il y a longtemps que je désire te la donner, tu vas l'avoir et j'en réserve une bonne aussi à la première qui ne se taira pas.

L'avertissement eut aussitôt l'effet désiré. La mordeuse se jeta à genoux, la colère immédiatement tombée, demanda pardon, suppliant qu'on lui épargnât la punition.

— Tu m'ennuies, fit rudement la surveillante. Si le Prophète savait comment vous l'attendez en vous disputant, il vous chasserait toutes et vos richesses ne changeraient pas sa résolution car il vous méprise vous et votre or et veut votre humiliation. Va-t-en donc, la mordue, tu saignes comme un mouton égorgé ; fais moi envoyer une poignée de verges, bien fraîches, entends-tu ?

— Pour sûr, répondit la mordue, et tapez ferme ; elle m'aurait tuée, la coquine !

La mordeuse continuait à larmoyer et ses pleurs redoublèrent lorsque l'instrument de correction apparut, un paquet de baguettes de bouleau non écorcées, longues de deux pieds et encore luisantes de l'humidité dans laquelle on les maintenait pour augmenter leur souplesse.

— Qui la tiendra ? demanda la surveillante. Deux volontaires, et vite.

— Moi, fit la fille du général en s'avançant.

— Je t'aiderai, ajouta la comtesse K.M.L.

Les deux femmes eurent vite fait de saisir la mordeuse chacune par un bras et, sur un signe de la surveillante, de la courber sur le vieux sofa. La servante relevait les jupons d'une main experte, sans faire attention aux ruades de la victime, et elle épinglait la chemise de batiste aux épaules, laissant complètement à découvert les reins, la croupe et les cuisses de la jeune fille.

Les visiteuses faisaient cercle, habituées à ce spectacle et friandes de voir fustiger.

La grande-duchesse D. était restée en arrière, elle n'avait jamais vu donner le fouet à une femme et elle ressentait, comme Russe de la noblesse, toute l'ignominie et l'indécence de la posture imposée à une jeune fille de l'aristocratie slave.

— Au large ! cria la surveillante, ou je vous envoie les verges dans la figure.

Les spectatrices s'écartèrent et l'exécutrice, levant haut l'instrument de correction, en appliqua un coup vigoureux qui claqua sèchement sur les fesses de la mordeuse, suivi aussitôt d'une plainte lamentable.

— Tiens-toi tranquille, dit la K.M.L.

La grande-duchesse avait sursauté au cri de la flagellée et semblait prête à se jeter sur le bourreau femelle.

Les verges retombaient sur le derrière nu de la jeune fille, y laissant une large empreinte rougeâtre et provoquant à nouveau un gémissement prolongé. La fouetteuse recula d'un pas et, lançant son bras à toute volée, cingla la croupe si cruellement que la victime faillit échapper en se tordant aux mains des femmes qui la tenaient.

Le derrière de la jeune fille se marbrait de taches rouges sous le choc répété des verges et la victime criait éperdument. La grande-duchesse se bouchait les oreilles dans un coin pour ne pas entendre les plaintes de la fouettée.

— Quelle pleurarde ! déclarait la servante. Quand je fouaillais la demoiselle, elle ne geignait pas plus fort, et cependant, je lui enlevais la peau avec le bout de mon fouet, à cette gamine.

Les verges venaient toujours cingler la croupe de plus en plus rouge. La jeune fille se débattait, lançait ses jambes en tous sens, se mettait à pousser de véritables hurlements. Puis elle demandait grâce avec la voix brisée d'une petite fille punie, et quand elle sentait les baguettes flexibles retomber encore sur ses pauvres fesses meurtries, elle se remettait à crier de toutes ses forces.

— Est-ce qu'on la fouettera jusqu'au sang ? demanda la fille du général.

— Pas pour cette fois, fut la réponse de la surveillante.

— Tant pis, remarqua la servante ; madame écorchait le derrière de sa belle-fille chaque fois qu'elle la fessait. C'est bien meilleur et c'est aussi l'avis du Prophète.

La mordeuse pleurait à chaudes larmes dans les bras de la grande-duchesse qui la berçait comme une enfant ; le supplice avait cessé.

À ce moment la porte s'ouvrit et Raspoutine, le Saint Homme sibérien apparut tout nu et bestial. Longuement, car il était fier de son éloquence mystique, il admonesta les dévotes extatiques, leur dépeignit le paradis et l'enfer. La grande-duchesse D. était au premier rang de ses compagnes, par une gracieuseté spéciale de la surveillante, qui avait remarqué son trouble. La tête perdue, assourdie, hébétée, elle ne pouvait détacher ses yeux du Prophète dont les passions cruelles parlaient haut en lui.

— Mes hommages, fit-il avec ironie, je suis heureux que les couleurs reviennent à vos joues, vous n'en serez que plus charmante.

La grande-duchesse ne répondit pas.

— Cela arrive quelquefois, expliqua Raspoutine ; les jeunes personnes se trouvent mal en voyant une correction un peu sérieuse. C'est justement un des grands bienfaits de la flagellation.

— Oserez-vous accomplir cette infamie sur moi ? demanda la grande-duchesse.

— Ce n'est pas ma pensée du moment, reprit-il, vous connaissez trop l'amour que je nourris pour vous. Vraiment, vos charmes sont tels, qu'il me faut toute mon énergie pour ne pas oublier le service de la Ts.

Une lueur brillait dans le regard de Raspoutine qui fit sortir tout le monde et, la saisissant à bras-le-corps, la souleva et l'étendit sur le vieux sofa.

— Oh ! très bien continua le Prophète, vous voilà tout à fait guérie. Causons donc. Savez-vous que vous pouvez vous estimer heureuse que je sois maître de la liberté de votre mari.

— En vérité ?

— Mais assurément. Moi, je ne suis pas méchant et une jolie femme me conduit comme un petit enfant.

La grande-duchesse D. resta silencieuse.

— Voilà bien le monde, railla Raspoutine, les laiderons se croient des beautés et une jeune femme belle à rendre fou d'amour un serviteur de Dieu est trop modeste pour connaître la puissance de ses grâces. Elle ne se doute pas qu'un mot de sa bouche ensorceleuse suffirait pour faire jeter au feu le dossier le plus compromettant, et qu'avec un baiser de ses lèvres roses elle ouvrirait les portes les mieux fermées.

— Vous savez pourquoi je suis venue, dit la grande-duchesse.

— Tout justement, répartit Raspoutine, dont les yeux s'allumaient de nouveau. Moi seul sais pourquoi vous êtes ci, rendez hommage à l'ardeur de mes sentiments, accordez-moi le bonheur de vous rendre heureuse et vous aurez pour vous le bienfait de ma protection. Embrasse-moi, ma toute belle, et incline-toi devant ton maître.

— Grégoire Efimovitch, s'écria la grande duchesse en se reculant, vous n'êtes pas un Saint Homme !

Elle appuya sur le dernier mot. Le sourire s'effaça aussitôt du visage de Raspoutine et redevenant dur et ecclésiastique :

— Vous me manquez de respect, D., fit-il, je vous pardonne pour une fois, mais pour vous apprendre la soumission dont vous manquez tant, vous allez vous incliner trois fois devant moi et baiser mes pieds. Cela vous calmera les nerfs et vous donnera aussi le plaisir de me toucher.

Il la regarda fixement jusqu'à ce qu'il sentît qu'elle lui appartenait. Puis il l'emmena dans une pièce assez vaste, bien éclairée par une large fenêtre donnant sur une cour déserte qui ressemblait à une chambre de torture des temps de l'Inquisition. Des chaises suspendues à la voûte, des bancs munis de courroies, une *krobila* (jument), sorte de chevalet russe, étaient tout prêts pour y attacher les possédées, et, dans un coin, en une menaçante panoplie, s'étalaient les nombreux instruments de flagellation utilisés par le barbare sibérien.

Par un singulier contraste avec cet appareil de torture, un des angles de la cellule formait une sorte de boudoir, une précieuse fourrure d'ours blanc couvrait le sol, deux ou trois fauteuils, une chaise longue de Paris, complétaient un ameublement qui n'avait rien de monacal. C'était d'ailleurs l'image même de la vie de Raspoutine : luxure et cruauté. D'un côté, le fouet qui distribue la souffrance et brise la femme sous son étreinte ; de l'autre, le recoin élégant pour la volupté sacrilège.

Raspoutine fixa la grande-duchesse sur la *krobila,* les jupes relevées jusqu'à la ceinture, la croupe et les cuisses largement étalées, position imposée par Raspoutine à cause de son caractère particulièrement pénible et humiliant. La *krobila* ou jument était en effet formée d'une planche étroite élevée à environ un mètre au-dessus du sol, la victime y était couchée sur le ventre, les membres fixés aux montants de l'appareil, les cuisses ployées sur les hanches et les genoux pliés de telle sorte que les reins étaient cambrés et que le postérieur saillant surplombait le vide, déployé dans toute sa largeur. Les coups pouvaient ainsi atteindre toute l'étendue de la croupe et même la face interne des cuisses sans rencontrer d'obstacles.

La grande-duchesse eut un suprême effort de révolte, elle parvint à s'arc-bouter un instant sur le chevalet, les muscles contractés à se rompre, mais les courroies qui l'enserraient défiaient toute résistance et elle retomba lourdement.

Raspoutine nu s'arme d'un martinet court et de cordelettes de ficelles tressées, et munies d'une multitude de petits nœuds saillants, instrument d'origine cosaque. L'exécuteur le lève haut, le fait tournoyer, et, ensemble, les lanières sifflantes vont s'étaler sur les fesses nues de la jeune femme. La flagellée relève brusquement la tête, affolée par la cuisante souffrance, et elle pousse un cri vibrant pendant que douze traînées rouges, une pour chaque lanière se dessinent nettement sur la blancheur de sa croupe.

Le maître est satisfait. La jeune femme crie à pleine gorge, sa peau est fine et sensible et les cordes rugueuses de la *nagaïka* lui causent une brûlure atroce. La malheureuse se débat en d'instinctifs efforts ; lorsque la *nagaïka* cingle ses reins, elle s'aplatit sur la *krobila* comme pour échapper à leur étreinte terrible ; si au contraire les fouets viennent mordre la base des fesses et lécher les cuisses nerveuses, la saillie de la croupe s'accentue encore comme pour attirer les lanières et les détourner des régions sensibles où elles provoquent d'affreuses tortures. Mais le bourreau est trop expérimenté ; depuis des années, il fouette des femmes et des jeunes filles pour satisfaire un goût barbare de *moujik* sibérien, il frappe où il veut et comme il l'entend, déployant l'éventail flagellant de la nagaïka sur l'entière rotondité ou bien atteignant de la pointe acérée des lanières une faible étendue de chair, mais dont la nervosité délicate engendre aussitôt une flambée de souffrances terribles.

Grigori Efimovitch Raspoutine (1869-1916)
est un pèlerin, mystique et guérisseur russe.

Ensuite Raspoutine se promène à grands pas, le visage congestionné, l'œil ardent. Son regard de fauve erre sur le corps de sa victime. La grande-duchesse est vraiment belle et désirable, la poitrine gonflée, les lèvres tremblantes, le teint coloré par le sang jeune et vif.

Raspoutine devient effrayant à voir, les lèvres tremblantes, la respiration sifflante. Il a un geste brusque d'autorité et soumet à ses désirs celle qu'il a hypnotisée selon une méthode à lui et qui laisse le souvenir entier car elle n'a oublié aucun détail de cette scène dont elle dit que c'était un cauchemar à la fois atroce et délicieux.

Raspoutine,
de Guillaume Apollinaire (1880-1918),
un texte écrit au début de 1917,
est demeuré inédit jusqu'en en 2003.

ISBN : 978-2-89816-095-0
© Vertiges éditeur 2020
– 1096 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org